

# Jean-Pascal Labille, le trouble-fête

**Il combat sur plusieurs fronts à la fois, mais quel but poursuit-il, au juste ? Peut-il conquérir la présidence du PS liégeois et en évincer Willy Demeyer ? « Dans des conditions normales, le jeu est ouvert », assure le secrétaire général des Mutualités socialistes, confiant dans ses chances. Enquête.**

Par François Brabant

**F**ranchira-t-il le pas ? Engagera-t-il un combat incertain pour lequel les bookmakers avertis ne lui donnent qu'une chance sur dix de vaincre ? Trois semaines après avoir annoncé qu'il pourrait briguer la présidence de la fédération liégeoise du Parti socialiste, Jean-Pascal Labille entretient toujours le doute quant à ses intentions. L'ex-ministre fédéral des Entreprises publiques n'exclut pas de se présenter contre Willy Demeyer, actuel président et favori à sa propre succession, mais il ne confirme pas non plus qu'il sera bien candidat. En Cité ardente, cet entre-deux étonne. Pourquoi tant d'hésitation ? « Jean-Pascal paraît déjà refroidi, glisse un décideur de l'ombre. Sans doute a-t-il testé ses soutiens potentiels et arrive-t-il à la conclusion que ceux-ci ne sont pas aussi francs qu'il l'espérait. Le problème, c'est que plus Jean-Pascal attend, plus il tourne autour du pot, plus il se décrédibilise, et moins il a de chances de gagner. »

L'objectif de Jean-Pascal Labille paraît si peu clair qu'il sème le trouble jusque dans le camp opposé, où les alliés de Willy Demeyer ne savent trop quelle stratégie adopter face à cet adversaire résolu, mais non déclaré. Peut-être, au fond, était-ce le but recherché : créer de la confusion pour mieux sortir la fédération liégeoise de sa léthargie. « La présidence de la fédération, ce n'est pas mon graal, déclare l'intéressé. Je n'en fais pas une obsession. Je ne demande pas de fonction. Mon moteur, ce sont les valeurs, même si je sais que cela peut paraître désuet. C'est d'ailleurs ce qui pose problème à certains. Il n'y a pas de prise sur moi. Il n'y a rien à dealer. Ou plutôt si, il y a le projet. Et sur le projet, je ne céderai pas. » L'homme a peu à perdre.

Là réside sa force. Secrétaire général des Mutualités socialistes, président du holding régional SRIW, sans compter une brochette de mandats annexes, il s'est lui-même placé hors-champ, à distance des contingences de la fédération liégeoise, ce qui le rend assez imperméable à d'éventuelles menaces (une mauvaise place sur la liste au prochain scrutin, un tarissement des subsides accordés à sa commune...). Mais cette force est aussi sa faiblesse. En dehors de son bref passage au gouvernement, Jean-Pascal Labille n'a jamais exercé de mandat politique, ne s'est jamais présenté à une élection. Facile de critiquer sans se mouiller, ont beau jeu de ricaner ses adversaires.

## Face au Club des Cinq

Peut-il l'emporter ? « Si le Club des Cinq ne se dessoude pas, il n'a aucune chance », observe un acteur de premier ●●●

plan. Coalition insolite, le Club des Cinq s'est formé en 2005. Un quintette de jeunes loups (Willy Demeyer, Alain Mathot, Jean-Claude Marcourt, Stéphane Moreau, André Gilles) s'était alors agrégé pour contenir la toute-puissance de Michel Daerden, ministre au long cours et roi déchu du PS liégeois. Depuis, malgré des tensions passagères, le Club des Cinq ne s'est jamais désuni et c'est toujours en son sein que se prennent les grandes orientations de la fédération. Certaines voix, aujourd'hui, prédisent son implosion imminente, la volonté du ministre wallon Jean-Claude Marcourt de s'en autonomiser. Pour l'heure, cela relève de la pure spéculation. « Je peux vous dire que le Club des Cinq continue d'exister. La preuve : il s'est encore réuni fin février », affirme une source bien informée.

Jean-Pascal Labille devra composer avec un autre handicap : son faible enracinement dans les structures du parti, l'absence de troupes dévouées à sa cause, ce qu'au PS liégeois on appelle les « panzer divisions ». A elles seules, les sections de Liège-Ville totalisent 5000 affiliés ; celles de Seraing et Ans comptent pour 3500

et 850 militants. « Si vous additionnez ces trois ensembles-là, qui sont les fiefs de Demeyer, Marcourt, Mathot, Gilles et Moreau, vous arrivez déjà à plus de la moitié des voix, décrypte un initié. Et il faut encore ajouter leurs alliés historiques, notamment à Grâce-Hollogne et Visé. » Une bonne part du suspense repose dès lors sur une inconnue : l'époque où les affiliés suivaient aveuglément les mots d'ordre délivrés par une poignée de barons est-elle révolue ou pas ? « Il est clair que de plus en plus de militants votent en leur âme et conscience, sans se soucier des consignes venues d'en haut, estime un parlementaire. Mais les mots d'ordre restent des forces puissantes, surtout à Seraing. » L'un des principaux dirigeants du PS liégeois ponctue : « Voyez le score monstre avec lequel Elio Di Rupo a été réélu à la présidence du parti. Pourtant, la contestation était super forte, surtout à Liège. Mais les mots d'ordre de soutien à Elio ont été fermes, et bien suivis. »

Cela signifie-t-il que le match est plié d'avance ? « Dans des conditions normales, le jeu est ouvert », martèle Jean-Pascal Labille. « Si on votait demain, Willy gagne à tous les coups, tempère un élu. Mais, d'ici à l'élection, il y aura une campagne. Jean-Pascal, bon orateur, peut enthousiasmer les militants. » A ce stade, le calendrier des opérations reste nébuleux. L'élection aura lieu fin mai, voire début juin, mais aucun jour n'a encore été arrêté, pas plus qu'un délai pour le dépôt des candidatures. Un flou artistique qui a le don d'ulcérer Jean-Pascal Labille, tandis que ses rivaux fourbissent déjà leurs arguments. Tout y passe : son profil gauche caviar, la polémique sur ses émoluments, la kyrielle de mandats qu'il exerce...

### Lignes de fracture

Cette poussée de fièvre à la fédération liégeoise survient à un moment où le Parti socialiste, dans son ensemble, affronte de forts vents contraires. Après un résultat mitigé aux élections de mai 2014 et une éviction du gouvernement fédéral, la formation d'Elio Di Rupo souffre d'une érosion qui se confirme sondage après sondage. Selon le dernier baromètre *La Libre-RTBF*, elle ne recueille plus que 29 % des intentions de vote en Wallonie, 20 % à Bruxelles. La cote d'alerte est atteinte.

Au-delà des querelles d'ego, le théâtre liégeois pourrait donc voir s'étaler au grand jour des désaccords quant à la ligne politique à suivre. D'ores et déjà, des lignes de fracture se dessinent. Par exemple, Jean-Claude Marcourt et Jean-Pascal Labille, deux pragmatiques dont les visions ont souvent coïncidé jusqu'ici, semblent privilégier des réponses différentes pour enrayer le déclin du PS. Le premier, vice-président du gouvernement wallon, considère que le parti ferait fausse route en radicalisant son discours. Interview

après interview, il s'efforce de rassurer la classe moyenne, de séduire les entrepreneurs, de démontrer l'engagement du PS dans la modernisation de l'économie wallonne. Il n'a jamais hésité à attaquer avec virulence le PTB, car pour lui, le danger se situe surtout ailleurs, au niveau de ces milliers d'électeurs centristes passés du PS au MR. L'analyse de Jean-Pascal Labille est assez distincte. Pour lui, le PS doit avant tout renouer avec sa mission historique, la défense des services publics, de la sécurité sociale et de tous les exclus du système – un message qui apparaît brouillé après un quart de siècle de participation au pouvoir. Le libéralisme triomphant, le tout-au-marché ? « Des doctrines de mort », accuse-t-il.

### Hors-sérait

Fait rare dans un PS liégeois dominé par les dynasties ouvrières (les Mathot, Onkelinx, Daerden, Mottard, Gilles, tous mandataires de père en fils), Jean-Pascal Labille n'est pas tombé dans la marmite socialiste quand il était petit. Un grand-père boulanger, l'autre sidérurgiste, il a été biberonné à la « valeur travail » au cours de son enfance à Munro, un village à la lisière de la Gaume et de l'Ardenne, où le curé était aussi le président du club de football. À la manière de saint Paul sur le chemin de Damas, mais en sens inverse, il s'est défait de ses anciennes allégeances d'un coup sec, à l'âge de 17 ans, lors d'une retraite à l'abbaye d'Orval. Ce jour-là, comme illuminé par une révélation soudaine, il a rompu avec le catholicisme conservateur dans lequel il avait trempé jusqu'alors. Mais sa conversion au socialisme a été plus tardive encore. Diplômé de la business school liégeoise HEC, le jeune homme a d'abord passé dix ans comme réviseur d'entreprises au cabinet de Michel Daerden. C'est au contact de l'ancien ministre qu'il a aiguisé son sens politique, avant d'arriver en 2001 à la tête de la branche liégeoise des Mutualités socialistes.

Depuis, Jean-Pascal Labille s'active sur plusieurs fronts. « Dans le monde actuel, tout est vulnérable, justifie-t-il. Cela impose aux décideurs d'être en veille permanente. L'immobilisme tue. » Propulsé en 2010 à la direction nationale des Mutualités socialistes, il n'a pas tardé à imposer sa vision grand angle, lançant les « thermomètres Solidaris », une série d'enquêtes d'opinion, ainsi que la Fête des Solidarités, un festival politico-musical namurois. Ces initiatives ont fait grincer des dents, y compris au PS, où beaucoup considèrent que la mutualité sort de son rôle. « C'est vrai

que nous avons une conception large de la santé, admet Labille. Je considère que la mutualité ne doit pas se limiter à rembourser des soins. La santé, c'est aussi la culture, la nourriture intellectuelle. En santé mentale, on soigne souvent après l'arrivée des problèmes, pourquoi pas avant ? »

Parallèlement, l'ancien réviseur d'entreprises a créé la fondation « Ceci n'est pas une crise », centrée sur la lutte contre les populismes identitaires. Parmi les administrateurs : les ex-ministres Louis Michel et Philippe Maystadt, le dessinateur Pierre Kroll, l'homme d'affaires Eric Domb... « Ce que j'en attends, c'est un éveil des consciences, commente-t-il. Je veux secouer le bocal. J'aime les confrontations d'idées, les débats, les échanges d'arguments. »

Sans doute n'est-ce pas un hasard si l'un des refrains qui le remue le plus est signé Johnny Hallyday : « Qu'on me donne l'envie ! L'envie d'avoir envie ! » De l'envie, il en a à revendre. Mais cet appétit insatiable en agace plus d'un. « Les Wallons manquent souvent d'ambition, diagnostique un élu socialiste. Le volontarisme de Jean-Pascal Labille a donc un aspect positif. Mais parfois, on se demande s'il touche encore terre. C'est à peine s'il ne se prend pas pour le secrétaire général de l'ONU. » D'aucuns le suspectent de convoiter la présidence nationale du PS. « Ma seule ambition, c'est d'essayer de changer les choses, pour plus de justice sociale », dément-il. Avant d'ajouter : « Quand je manque de courage, je pense à un socialiste juif, au début des années 1930, Léon Blum, qui voulait instaurer des congés payés, et qui y est arrivé. Il fallait de la force pour ça. »

Ironie de l'Histoire, le duel Demeyer-Labille, s'il a lieu, pourrait bien être le remake d'un épisode survenu en 2005. À l'époque, juste après la mort de Guy Mathot, un consensus avait paru se dégager pour confier la présidence de la fédération liégeoise à Jean-Pascal Labille, une personnalité acceptable tant aux yeux de Michel Daerden que des clans Mathot et Onkelinx. In extremis, le scénario était toutefois tombé à l'eau, en raison de l'opposition farouche du jeune bourgmestre de Liège – un certain Willy Demeyer... Labille en a conçu, dit-on, une grande amertume. Dix ans plus tard, l'heure de la revanche a-t-elle sonné ? « Mon intention n'est certainement pas de remettre Liège à feu et à sang », certifie le possible futur candidat. Au Parti socialiste, tous ne sont pas rassurés. ● F.B.